

ESPRIT ET VIE

« Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie » (Jean, VI, 64)

93^e ANNEE (10^e Série)

L'AMI DU CLERGE

N° 43. — 27 OCTOBRE 1983

L'« OPUS DEI » SON HISTOIRE, SA SPIRITUALITÉ SA NATURE JURIDIQUE

PLAN

(Suite. — Voir n° 42 du 20 octobre 1983)

II^e Partie : *Esprit et nature de l'« Opus Dei ».*

- c) Sainteté et formation spirituelle : 1. La filiation divine. 2. L'unité de vie. 3. Le Saint-Esprit et la Sainte Famille. 4. La prière. 5. La Sainte Messe. 6. La vie cachée. 7. Les vertus. 8. L'Eglise et le pape.
- d) La formation.
- 2. L'action des fidèles de l'« Opus Dei ».
 - a) L'action des laïcs.
 - b) Les activités collectives d'apostolat.
 - c) L'action des prêtres : 1. Les prêtres formés dans l'« Opus Dei ». 2. Les prêtres incardinés dans un diocèse.
- 3. Nature juridique de l'« Opus Dei ».
 - a) Les débuts.
 - b) Les approbations du Saint-Siège.

III^e Partie : *L'érection en prélatrice personnelle.*

- 1. Les prélatrices personnelles :
 - a) Nature de la prélatrice personnelle.
 - b) La finalité des prélatrices personnelles.
 - c) Les rapports avec l'évêque diocésain.
- 2. La Prélatrice de la Sainte Croix et « Opus Dei ».
 - a) Sa nature.
 - b) Sa finalité.
 - c) Ses membres.
- 3. Le statut des prêtres :
 - a) Le clergé de la Prélatrice de l'« Opus Dei ».
 - b) La Société Sacerdotale de la Sainte Croix.

II^e PARTIE :

ESPRIT ET NATURE DE L'« OPUS DEI »

c) *Sainteté et formation spirituelle*

« Le noyau central de la spiritualité de l'« Opus Dei » est la sanctification de toute la vie humaine à travers le travail, transformé en moyen et en occasion d'apostolat, c'est-à-dire la façon qu'a le laïc chrétien de conduire le monde à Dieu, commente le card. Lercaro, Président du *Consilium* post-conciliaire sur la liturgie. Mais à la base de cette action si merveilleusement humaine se trouve un effort profond de sainteté personnelle... qui ne peut pas ne pas être nourri par une profonde vie sacramentelle, c'est-à-dire liturgique. »

1. LA FILIATION DIVINE

La caractéristique capitale de notre être chrétien est la filiation divine. Dieu a voulu que Mgr Escrivá de Balaguer en éprouve une conscience très vive un jour de l'année 1931, en pleine rue, dans un tramway et que, depuis lors, l'« Opus Dei » vive collectivement cette conviction profonde :

« La filiation divine est le fondement de l'esprit de l'« Opus Dei »... Elle est une vérité joyeuse, un mystère réconfortant. Cette filiation divine pénètre toute notre vie spirituelle, parce qu'elle nous apprend à fréquenter notre Père du Ciel, à Le connaître, à L'aimer ; elle comble ainsi d'espérance notre lutte intérieure, et nous confère la simplicité confiante des petits enfants. Plus encore : précisément parce que nous sommes fils de Dieu, cette réalité nous pousse aussi à contempler cet amour et admiration toutes les choses qui ont jailli des mains de Dieu, le Père Créateur. Et ainsi nous sommes des contemplatifs au milieu du monde, en aimant le monde. »

Se sentir enfant de Dieu en toutes circonstances engendre le désir d'imiter Dieu, et plus précisément de ressembler autant que faire se peut au Fils qu'Il a envoyé. Vouloir être *alter Christus, ipse Christus*, c'est viser rien moins qu'à la « bonne divinisation », à laquelle tout fils de Dieu se sait appelé. L'homme qui est conscient de sa dépendance filiale à l'égard de Dieu parvient peu à peu à la contemplation, au dialogue permanent avec le Seigneur, de la première à la dernière pensée de la journée et même pendant le sommeil. « Notre cellule est la rue », dit le fondateur, laissant entendre par là que les activités temporelles, bien loin d'être un obstacle à la conversation avec Dieu, y conduisent tout droit.

D'un autre côté, rien de grave ne peut arriver à celui qui se sait enfant de Dieu. Autrement dit, la filiation divine est source de joie, même au milieu des plus dures épreuves car, de Dieu, seul peut provenir le bien. « Que se sentent tristes ceux qui ne se savent pas enfants de Dieu », dira Mgr Escrivá qui se savait partout très accompagné.

2. L'UNITÉ DE VIE

Tout chez le chrétien n'a de sens qu'envisagé à partir de la filiation divine. D'où une unité de vie compacte, inébranlable. Toute la vie est un vaste assemblage de multiples pièces spirituelles qui, s'ajoutant les unes aux autres, constituent la forteresse de notre vie intérieure. Un chrétien doit l'être « de la tête aux pieds », « tout d'une pièce ». Il n'y a pas de place pour des demi-mesures. Ou l'on a choisi le camp de Dieu, ou l'on est contre

lui, volontairement, librement (nous parlerons au chapitre suivant de cet aspect capital de la liberté). Mgr Escrivà de Balaguer rappelle que l'on ne peut allumer un cierge à saint Michel et un autre au diable.

Membre de la cité terrestre et déjà rendu participant de la cité céleste par le baptême, le chrétien tend de toutes ses forces à unir le naturel au surnaturel et à rechercher l'identification au Christ, à la fois Dieu et Homme. L'unité de vie est la conséquence logique de cette démarche profondément réaliste et spirituelle.

Le Fondateur poussait déjà les étudiants et les ouvriers qu'il fréquentait dans les années trente à « matérialiser » leur vie spirituelle, afin d'éloigner d'eux la tentation, toujours actuelle, de mener une espèce de double vie, de laisser s'instaurer une dichotomie : d'un côté la vie de rapports avec Dieu et, de l'autre, une vie à part, la vie familiale, professionnelle et sociale.

« Nous ne pouvons être pareils aux schizo-phrènes si nous voulons être chrétiens, s'écriait-il ; il n'y a qu'une seule vie, faite de chair et d'esprit et c'est cette vie-là qui doit être — corps et âme — sainte et pleine de Dieu : ce Dieu invisible, nous le découvrons dans les choses les plus visibles et les plus matérielles. »

3. LE SAINT-ESPRIT ET LA SAINTE FAMILLE

Ce processus de sanctification ne peut être mené à bien que sous l'action de l'Esprit Saint qui habite dans notre âme en état de grâce. Le Fondateur de l'« Opus Dei » éprouvait une vive dévotion pour celui qu'il appelait « le Grand Inconnu », titre qu'il a donné à une de ses homélies. Puisque c'est lui qui doit nous sanctifier, il est indispensable de le fréquenter, de le connaître, d'avoir confiance en lui, de lui demander son aide, de sentir sa présence en nous, de l'invoquer pour lui demander ses sept dons sacrés. « Vivre selon le Saint-Esprit, c'est vivre de foi, d'espérance et de charité ; c'est laisser Dieu prendre possession de nous et changer radicalement notre cœur pour le faire à sa mesure ». Et l'union au Paraclet sera facilitée si nous développons en nous la docilité, la vie de prière et l'union à la Croix.

L'enfance spirituelle porte à aimer tout spécialement la Sainte Famille de Nazareth : « Jésus, Marie, Joseph, je veux être toujours avec vous trois ! » s'exclame Mgr Escrivà dans un acte d'amour enflammé. Cette Famille, qu'il qualifiait de « trinité de la terre » fait de nous des familiers de Dieu. Saint Joseph nous conduit à Marie. Marie, à son tour, nous présente à Jésus, l'Enfant Dieu et, avec Lui, nous faisons le saut vers la Très Sainte Trinité.

L'institution familiale est sanctifiée par la présence de Jésus, « Dieu parfait et Homme parfait ». Et le fondateur a eu le grand mérite de présenter le mariage, si longtemps déconsidéré par certains, comme une véritable vocation qui, pour la plupart des hommes,

fait partie intégrante de la vocation chrétienne :

« L'« Opus Dei » a fait du mariage un chemin divin, une vocation, ce qui entraîne de nombreuses conséquences pour la sanctification personnelle et pour l'apostolat. Voilà près de quarante ans, déclarait-il en 1968, que je prêche le sens du mariage en tant que vocation. Pus d'une fois, j'ai vu des hommes et des femmes dont les yeux s'illuminaient à m'entendre dire que le mariage est un chemin divin sur la terre, alors qu'ils croyaient incompatibles, dans leur vie, le don de soi à Dieu et un amour humain, noble et pur. »

Le mariage est un grand sacrement qui fonde la famille chrétienne. Par la génération, les parents sont les collaborateurs de Dieu. C'est pourquoi Mgr Escrivà de Balaguer a toujours beaucoup insisté sur les devoirs des enfants d'aimer et même de vénérer leurs parents. Il appelait le quatrième commandement « le très doux précepte du décalogue », aimant constater — tel était le témoignage qu'il recevait — que, dans une famille, c'étaient les enfants qui appartenaient à l'« Opus Dei » qui procuraient le plus de joie à leurs parents : aux liens de la chair s'étaient ajoutés des liens surnaturels que l'éloignement éventuel et les obligations d'une vocation à un don de soi total au service de Dieu dans son « Opus Dei » ne distendaient pas mais renforçaient tout au contraire. Il se réjouissait de constater que, bien souvent, les parents devenaient des « fanatiques » — les seuls — de l'« Opus Dei », parce qu'ils comprenaient tout ce qu'ils gagnaient à ce qu'un — ou plusieurs — de leurs enfants (qu'ils avaient bien élevés et non pour en faire des voyous, faisait remarquer le Fondateur) ait été choisi par Dieu, comme un signe supplémentaire de prédilection à leur égard.

Il faudrait écrire ici de très longues pages sur la dévotion de Mgr Escrivà de Balaguer envers la Sainte Vierge et sur le rôle que la « Mère de Dieu et notre Mère » (titre d'une homélie) a joué et continue de jouer dans la vie de l'« Opus Dei ». Tout ce que nous pouvons en dire restera bien pauvre. Marie est le modèle achevé de toutes les vertus et de l'accomplissement fidèle de la volonté de Dieu. « Dieu seul est au-dessus d'Elle ». Elle est la « toute-puissance suppliante ». « C'est toujours par Marie que l'on va et que l'on revient » à Jésus ». Toute notre vie se déroule — ou doit se dérouler — en sa compagnie, car nous n'avons pas de protection plus sûre.

D'où la consigne du Fondateur de « mettre Marie en tout et pour tout ». Il savait quel profit en tire l'âme :

« Je te conseille de faire, si tu ne l'as pas encore fait, l'expérience personnelle de l'amour maternel de Marie. Il ne suffit pas de savoir qu'Elle est Mère, de la considérer de cette façon, de parler ainsi d'Elle. Elle est ta Mère et tu es son fils ; Elle t'aime comme si tu étais son fils unique en ce monde. Parle-lui en conséquence ; raconte-lui tout ce qui t'arrive, honore-la, aime-la.

Personne ne le fera pour toi aussi bien que toi, si tu ne le fais pas.

« Je t'assure que si tu prends ce chemin, tu trouveras aussitôt tout l'amour du Christ : et tu te trouveras plongé dans cette vie ineffable de Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit. Tu y puiseras des forces pour accomplir entièrement la Volonté de Dieu, tu t'empliras de désirs de servir tous les hommes. »

De plus, Mgr Escrivá s'est fait l'ardent propagandiste de dévotions mariales, dont la récitation du chapelet, qu'il invitait à ne jamais omettre, sous aucun prétexte. Il encourageait les pèlerinages aux sanctuaires mariaux, allant lui-même fréquemment y puiser la force dont il avait besoin et confier ses intentions aux pieds de Marie dans les divers sanctuaires d'Europe et d'Amérique. Nous avons vu qu'il a promu la construction du sanctuaire de Notre-Dame de Torreciudad, véritable « folie » en plein vingtième siècle.

En outre, « l' "Opus Dei" est né et s'est développé sous le manteau de la Sainte Vierge ». Aux moments d'épreuve comme aux jours fastes, pour la sainteté et pour l'apostolat, dans le besoin ou pour rendre grâce, Marie est toujours présente. Aucun pas n'est fait sans Elle qui, en retour, fait bien sentir qu'Elle est notre Mère :

« L'amour pour Notre Dame est une preuve de bon esprit, dans les œuvres et les personnes.

« — Méfie-toi de l'entreprise qui n'est point marquée de ce signe. »

Etroitement uni à l'amour envers Marie, nous trouvons l'amour et la *dévotion envers saint Joseph*. Il est encore tout à l'honneur du Fondateur d'avoir su donner un relief particulier à cette dévotion. Saint Joseph est celui qui a fréquenté de plus près Marie et Jésus et qui, le moins digne de tous les trois, a dû cependant leur commander avec l'autorité propre à un patriarche de son époque. C'est de lui que Jésus a appris à travailler « dans l'atelier de Joseph » (homélie) :

« Maître de vie intérieure, travailleur acharné à sa tâche, serviteur fidèle de Dieu, en relation constante avec Jésus, tel fut Joseph. *Ite ad Joseph*. Avec saint Joseph, le chrétien apprend ce que signifie être de Dieu, et être pleinement parmi les hommes en sanctifiant le monde. »

Cette affection de Mgr Escrivá pour saint Joseph qui, tel un torrent impétueux, n'a fait que croître au fil des ans, était bien connue. C'est pourquoi, rapporte-t-il, lorsque Jean XXIII annonça dans son discours de clôture de la première session du concile Vatican II que saint Joseph serait désormais mentionné dans le canon de la Messe, « une très haute personnalité ecclésiastique m'appela aussitôt par téléphone pour me dire : "*Rallegramenti!* Félicitations ! en apprenant cette nouvelle, j'ai pensé tout de suite à vous, à la joie qu'elle a dû vous procurer" ». »

4. LA PRIÈRE

La place faite à la « trinité de la terre » et la fréquentation qu'elle implique de Jésus,

Marie et Joseph amènent à faire de la vie d'oraison un des piliers de la spiritualité de celui qui s'efforce de suivre le Christ de près. L'apport de Mgr Escrivá de Balaguer consiste peut-être à proclamer qu'elle doit fuir tout anonymat pour devenir la conversation affectueuse, confiante et intime d'un enfant avec son Père :

« Nous lui rapporterons avec confiance tout ce qui résonne dans notre tête et dans notre cœur : joies, tristesses, espérances, chagrins, succès, échecs, jusqu'aux plus petits détails de notre journée. Parce que nous nous serons rendu compte que tout ce qui nous concerne intéresse notre Père Céleste. »

Autrement dit, notre prière s'alimente fréquemment de ce qui constitue notre vie. Elle pourra être amorcée par des actes d'amour, des oraisons jaculatoires. Bien souvent, elle se centrera sur un passage de l'Évangile, lu et médité chaque jour en intervenant dans chaque scène : « Toi, tu es dans cette maison (lors de l'Annonciation à Marie) tout ce que tu voudras : un ami, un serviteur, un curieux, un voisin... — Quant à moi, je n'ose pas être quoi que ce soit en ce moment. Caché derrière toi, je contemple la scène, ébloui ». »

Ce qui compte, c'est la fidélité d'amour que nous mettons à être ponctuels au rendez-vous que nous avons pris avec Dieu, tout en suivant le conseil plein de sagesse du Fondateur d'avancer une pratique de piété, plutôt que de la reporter à plus tard, si l'on prévoit un empêchement au moment fixé. Ce qui importe aussi, c'est d'aimer et de s'efforcer de lutter contre les distractions inévitables. Mais l'oraison n'est pas affaire de goût ou de sentiments. La durée prévue doit être respectée quoi qu'il arrive.

Le corps, lui aussi, est appelé à prier par la mortification et la pénitence. Elles sont envisagées comme moyens de purification nécessaires pour combattre les tendances mauvaises que nous trouvons en nous du fait du péché origine et que nos péchés personnels enveniment, et pour coracher avec le Christ. Sans elles, il ne peut y avoir de vrai progrès spirituel : « Si tu ne te mortifies pas, tu ne seras jamais une âme d'oraison ». Le Fondateur écrit encore :

« Par la pénitence, enterre tes négligences, tes offenses, tes péchés, dans la fosse profonde qu'ouvrira ton humilité. Ainsi, le paysan enfouit, au pied de l'arbre qui les a produits, les fruits pourris, les brindilles sèches, les feuilles mortes. Et ce qui était stérile, ou mieux nuisible, contribue efficacement à une nouvelle fécondité. Apprends à tirer de tes chutes un élan, et de la mort, une vie. »

La mortification prépare aussi à l'apostolat et prouve dans les faits que nous aimons le Christ, qui nous a aimés au point de ce livrer pour nous (cf. Gal. 2, 20).

Ce qui attire l'attention dans la conception que Mgr Escrivá a de la mortification, c'est qu'il l'envisage comme un « ascétisme souriant » vécu dans les choses ordinaires de

chaque jour : se lever à l'heure, répondre avec patience aux importuns, supporter avec bonne humeur les mille petites contrariétés de la journée, etc.

Nous devons suivre le Christ de près. Et il n'y a pas de meilleur signe que la Croix pour reconnaître que nous le suivons effectivement. Elle accompagne inéluctablement la vie du chrétien. Elle ne lui fait pas horreur ; bien au contraire, car, rencontrer la Croix c'est trouver le Christ, les bras grand ouverts, qui nous attire à Lui, ainsi que toutes choses :

« Dans la Passion, la Croix a cessé d'être symbole de châtement ; elle s'est transformée en un signe de victoire. »

« Nous devons faire nôtre la vie et la mort du Christ. Mourir par la mortification et la pénitence, pour que vive en nous le Christ, par l'Amour. Et suivre alors les pas du Christ, soucieux de coracher toutes les âmes. »

5. LA SAINTE MESSE

Nous associons automatiquement l'idée de Croix à celle de sacrifice, mieux encore à celle d'holocauste dont l'archétype est l'immolation sanglante du Christ à son Père, sur le Golgotha. Le Saint Sacrifice de la Messe, qui la perpétue et la renouvelle de façon non sanglante occupe une place centrale dans la spiritualité de l'« Opus Dei ». Elle est « le centre et la racine de la vie intérieure », selon une expression du fondateur, que le dernier concile reprendra. Toute la vie du chrétien est orientée vers la Messe quotidienne, tout comme la vie du Seigneur avait pour objectif son immolation rédemptrice sur la Croix.

Nous apportons sur la patène nos joies et nos peines, nos succès et nos échecs, notre travail et notre apostolat. Tout est ainsi purifié à côté de l'oblation du Fils à son Père et devient un sacrifice d'odeur agréable (cf. Eph. 5, 2). La vie du chrétien est un sacrifice constant, « une Messe qui dure vingt-quatre heures ». Et le Fondateur apprenait à diviser la journée en deux parties consacrées, l'une à rendre grâce pour la Communion du jour, l'autre à se préparer à celle du lendemain ; à ne jamais s'y habituer : « La Messe est longue, me dis-tu, et moi, j'ajoute : parce que ton amour est court », car « celui qui n'aime pas la Sainte Messe, qui ne s'efforce pas de la vivre avec sérénité, avec ferveur, n'aime pas le Christ ».

Chacun doit tendre à être « une âme d'Eucharistie », tournée vers le Tabernacle, répétant des communions spirituelles, rendant visite au Saint-Sacrement. Mgr Escrivá donnait en public l'exemple d'une genuflexion faite posément, avec dévotion, apprenant ainsi les gestes d'une piété bien sentie, éloignée de toute comédie. Il invitait aussi à ne pas hésiter à employer le mot de transsubstantiation à propos du miracle qui s'opère lors de la Consécration, même si nous ne le comprenons pas pleinement, parce qu'il correspond à la réalité. Et il aimait faire des actes de foi explicites en la présence réelle, répétant, en

savourant chaque mot : « Je crois fermement, Seigneur, que tu es ici vraiment, réellement et substantiellement présent, avec ton Corps, avec ton Sang, avec ton Âme et avec ta Divinité ».

L'action de grâce est étroitement unie au sacrement de l'Eucharistie. Elle est le propre de ceux qui ne s'habituent pas aux *magnalia Dei* et qui savent que, dans sa Providence, Dieu prend continuellement soin d'eux et dispose tout pour qu'ils puissent parcourir aisément le chemin qui débouche sur le Ciel. Le Fondateur cultivait la reconnaissance envers Dieu et invitait ses enfants à Le remercier, par l'intermédiaire de la Très Sainte Vierge, pour tous ses bienfaits, *etiam ignotis*, y compris ceux que nous ignorons, *et futuris*, et tous ceux dont nous serons les bénéficiaires à l'avenir.

En même temps, il insistait sur le fait que nous avons tous une *âme sacerdotale*, c'est-à-dire éprise d'amour pour toutes les âmes, comme le Christ ; disposée à se sacrifier pour autrui, à faire de la vie tout entière une louange continuelle adressée à Dieu, en prière et réparation constante, en demande et adoration. Elle vient du sacerdoce commun des fidèles, participation au sacerdoce du Christ, essentiellement différent du sacerdoce ministériel des prêtres.

Chez un fidèle de l'« Opus Dei », l'âme sacerdotale est étroitement unie à la mentalité laïque « qui conduit aux trois conclusions suivantes » :

« être suffisamment honnête pour assumer sa responsabilité personnelle ; être suffisamment chrétien pour respecter les frères dans la foi, qui proposent, dans les matières de libre opinion, des solutions différentes de celles que défend chacun d'entre nous ; être suffisamment catholique pour ne pas se servir de notre Mère l'Eglise en la mêlant à des factions humaines... Et cette *mentalité laïque* de chrétiens vous permettra d'éviter toute intolérance, tout fanatisme, et, pour le dire positivement, elle vous permettra de vivre en paix avec tous vos concitoyens et d'encourager la bonne entente entre les différents ordres de la vie sociale. »

Cela est uni à la caractéristique séculière de l'« Opus Dei » : la vocation consiste à rester dans le monde et à sanctifier les structures séculières. Ce n'est pas du mépris à l'égard des religieux. Les fidèles de l'« Opus Dei » prient pour eux chaque jour et nombre de couvents sont coopérateurs de l'« Opus Dei ». Mais l'esprit de l'« Opus Dei » implique d'être vraiment « dans le siècle », comme l'on disait autrefois. « Cela fait que les clercs ne violent pas les droits des fidèles, ni les fidèles ceux des clercs ; qu'il n'y a pas de clercs qui veuillent s'immiscer dans les choses laïques, ni de laïcs qui s'immiscent dans ce qui est propre aux clercs ».

6. LA VIE CACHÉE

C'est dans la vie de tous les jours que nous sommes amenés à exercer l'âme sacerdotale et c'est cette même existence quotidienne que

nous offrons dans la Messe, avec l'hostie destinée à devenir le Corps du Seigneur. Nous découvrons ainsi un autre trait essentiel à la spiritualité de l' « Opus Dei ».

Plus qu'au ministère public, celle-ci s'attache à imiter les trente ans de vie cachée du Seigneur. Le Christ a voulu mener une existence très semblable à la nôtre, sans éclat apparent, ne faisant pas transparaître aux yeux des hommes sa condition divine. Pour eux, il est « le fils du charpentier (Mt. 13, 55) ou « le charpentier » tout court (Mc 6, 3). Or ces longues années ne sont pas seulement une préparation, voulue par Dieu, au rachat de l'humanité. Elles sont déjà rédemptrices et tout orientées vers le Calvaire ; elles forment avec le mystère de la Pâque une unité salutaire. Dans l'esprit de Mgr Escrivá de Balaguer, cette réalité jointe au fait que la vie cachée couvre la quasi totalité de la présence de Jésus parmi les hommes, montre que le monde et toutes ses réalités sont bons et qu'ils sont bien le lieu premier de notre sanctification.

Cette occupation humaine et divine à la fois du Sauveur nous prouve clairement que « l'activité ordinaire n'est pas un détail de peu d'importance, mais qu'elle constitue le pivot de notre sanctification, une occasion continue de rencontrer Dieu, de Le louer et de Le glorifier avec le travail de notre intelligence ou celui de nos mains ». Le Seigneur nous apprend à tout réaliser à la perfection, comme lui-même « a tout bien fait » (Mc 7, 37) dans les moindres détails de la vie ordinaire.

Il y a là ample matière à réflexion. Cette attitude de Dieu a de quoi émerveiller. Elle nous remplit aussi d'optimisme car, dans cette perspective, nous comprenons qu'il n'y a rien dans notre vie qui soit inutile ou indifférent, rien qui reste en marge de la double dimension de sanctification et d'apostolat.

Écoutons encore Mgr Escrivá nous parler de Jésus :

« J'ai une faiblesse toute particulière pour ses trente ans de vie cachée à Bethléem, en Égypte et à Nazareth. Cette période, cette longue période, dont on parle à peine dans l'Évangile, semble dépourvue de signification particulière pour ceux qui l'envisagent de façon distraite et superficielle. Et pourtant, j'ai toujours soutenu que ce silence sur la biographie du Maître est très éloquent, et aussi qu'il renferme une merveille d'enseignements pour les chrétiens. Ce furent des années intenses de travail et de prière ; Jésus-Christ menait une existence ordinaire — semblable à la nôtre, si l'on veut — tout à la fois divine et humaine. »

Par son côté banal, cette existence à Nazareth est toute tissée de petits riens, de gestes répétitifs, de journées apparemment semblables les unes aux autres. En dehors de l'épisode de la montée au Temple vers l'âge de douze ans, il n'y a rien d'extraordinaire dans la vie du Seigneur qui soit connu à l'extérieur. La vie de Jésus est une somme de petites choses, accomplies les unes après les

autres, avec l'Amour infini dont Dieu est capable. Et c'est de là que proviennent leur importance et la valeur de cette vie cachée : « Faites tout par Amour. — Ainsi il n'y a pas de petites choses : tout est grand. — Persévérer par Amour dans les petites choses, c'est de l'héroïsme ».

Notre vie à nous ne nous offrira probablement jamais — ou bien rarement — l'occasion de réaliser quelque chose de spectaculaire. En revanche elle ne cesse de nous fournir de minuscules sources de sainteté, d'une sainteté certaine : « La "grande" sainteté est dans l'accomplissement des "petits devoirs" de chaque instant ».

Ce comportement est aussi une invitation à l'humilité, comme toute la vie du Seigneur, depuis son abaissement à la condition de nourrisson dans la crèche jusqu'à son anéantissement au gibet de la Croix. Suivant les enseignements du Fondateur, les fidèles de l' « Opus Dei », « sans se distinguer des autres citoyens, en étant pareils à ceux qui travaillent à leurs côtés, s'efforcent de s'identifier au Christ et imitent ses trente années de travail dans l'atelier de Nazareth ». Personne ne se met en avant, sachant trop bien qu'il n'est qu'un instrument, souvent rebelle, entre les mains de Dieu et que, lorsqu'il obtient des succès, il doit répéter, comme le Seigneur l'y invite : « Nous sommes des serviteurs inutiles, nous n'avons fait que ce que nous avons à faire » (Lc 17, 10).

Si l'humilité fait défaut, le Saint-Esprit ne peut « travailler » l'âme. En revanche, celui qui est humble est certain d'être sur la bonne voie ; quelle que soit l'ampleur de la chute, les blessures reçues dans la lutte ascétique, commentait Mgr Escrivá de Balaguer, deviennent par la contrition autant de décorations dont on peut s'enorgueillir. Il était émouvant et éloquent d'entendre le fondateur dire qu'il se sentait capable « de commettre toutes les erreurs et toutes les horreurs imaginables » s'il lâchait la main de Dieu et que, souvent chaque jour, dans de petites choses, il adoptait l'attitude de l'enfant prodigue qui, contrit et repentant, revient vers son père.

L'humilité intervient à un autre niveau. Mgr Escrivá a voulu que ses enfants la vivent aussi de façon collective. C'est pourquoi l'action de l' « Opus Dei » — comme celle du Christ à Nazareth — s'effectue sans bruit, n'attire pas l'attention. Se savoir sous le regard d'un spectateur divin suffit. Cela explique que ses fidèles ne fassent pas étalage de leur vocation, sans qu'ils la cachent non plus car, tout en amenant ses membres à rechercher l'humilité collective, pour parvenir ainsi à une efficacité apostolique plus grande et plus fructueuse, l'esprit de l' « Opus Dei » rejette aussi, de la façon la plus absolue, jusqu'à l'apparence de secret ou de clandestinité.

C'est aussi la raison pour laquelle l' « Opus Dei » ne s'attarde guère aux statistiques sur le travail apostolique. Les fruits de ce travail

pourraient engendrer l'orgueil collectif, qui serait dangereux et ferait oublier que « c'est Dieu qui donne la croissance » (1 Co. 3, 6).

La vie cachée nous apprend aussi la vertu de pauvreté telle que Jésus l'a vécue. C'est une exigence indispensable pour suivre le Maître. Dieu a voulu qu'elle soit rigoureuse pour ses enfants de l'« Opus Dei » et le fondateur en a défini les caractéristiques propres à des personnes qui, vivant dans le monde, sont amenées à se servir de biens matériels, ne serait-ce que pour travailler correctement et de façon sanctifiante. Dans l'homélie « Le détachement », il précise qu'il ne faut pas confondre la pauvreté avec le mauvais goût et la saleté et il presse chacun de s'habiller selon sa condition et l'ambiance dans laquelle il vit. Renvoyant à l'exemple de Jésus, il écrit :

« Le Sauveur portait une tunique d'une seule pièce, mangeait et buvait comme les autres, se réjouissait du bonheur d'autrui, était ému de la douleur de son prochain, ne refusait pas le repos que lui offrait ses amis, et personne n'ignorait qu'il avait gagné sa vie pendant de nombreuses années en travaillant de ses mains auprès de Joseph, l'artisan. C'est ainsi que nous devons nous comporter dans le monde : comme Notre Seigneur. En peu de mots, je te dirai que nous devons avoir le vêtement propre, le corps propre et, surtout, l'âme propre. »

Cette conception de la pauvreté est assez novatrice, il faut bien le reconnaître. Le Seigneur range la pauvreté en esprit au nombre des béatitudes, cependant « la véritable pauvreté ne consiste pas à ne rien posséder, mais à être détaché des choses, à renoncer volontairement à leur possession. — C'est pourquoi il y a des pauvres vraiment riches. Et inversement ». La pauvreté consistera à n'avoir que ce dont on a strictement besoin, tout en ne s'en considérant pas le propriétaire, mais un simple administrateur ; et à choisir pour soi ce qu'il y a de moins bon ou ce qui plaît le moins.

7. LES VERTUS

L'ascétique de l'« Opus Dei » met encore l'accent sur la pratique de toutes les vertus. Elle n'en privilégie pas quelques-unes au détriment des autres. Les vertus théologiques se trouvent évidemment au premier rang. La « vie de foi » (homélie) est le signe distinctif du chrétien. Et Mgr Escrivá en a donné un exemple saisissant, qui disait avoir une foi tellement épaisse qu'on n'aurait pu la couper avec un couteau. « L'espérance du chrétien » (homélie) est de parvenir au Ciel où Dieu nous attend « avec la force de l'amour » (homélie). Mais Dieu seul peut faire croître en nous ces trois vertus.

Un chrétien courant est amené à s'efforcer de pratiquer toutes les autres vertus, par la répétition d'actes de chacune d'entre elles, « des actes réels de sincérité, de véracité, d'équanimité, de sérénité, de patience, parce que les œuvres sont amour ». Dans l'homélie

« vertus humaines », le fondateur rappelle que « nul ne peut dépasser le chrétien en humanité » car il cultive les vertus humaines qui sont « le fondement des vertus surnaturelles ».

« S'il prétend vraiment agir avec droiture face à Dieu et face aux hommes un chrétien a besoin de toutes les vertus, au moins en puissance ». Il se trouve confronté à des situations multiples et complexes qui exigent qu'il déploie toute une panoplie de vertus les plus diverses : loyauté, honnêteté, justice, tempérance, assiduité au travail, patience, force d'âme, esprit de service, fidélité, diligence...

Pour une personne normalement constituée, « le problème du sexe occupe la quatrième ou la cinquième place ». Faisant observer que le Christ, qui a accepté bien des humiliations et des outrages, n'a jamais permis à ses ennemis de l'accuser de manquer à la chasteté, Mgr Escrivá de Balaguer apporte une note extrêmement optimiste en cette matière :

« Avec l'esprit de Dieu, la chasteté n'est pas une charge ennuyeuse et humiliante. C'est une affirmation joyeuse : la volonté, la maîtrise, la victoire sur soi-même, ce n'est pas la chair qui les donne, ce n'est pas de l'instinct qu'elles procèdent, mais de la volonté, à plus forte raison si celle-ci est en union avec la Volonté de Dieu. »

Ne parlant jamais d'impureté, il préférerait s'entretenir de l'aspect positif, de la vertu de pureté, qu'il appelait toujours la Sainte Pureté. Il souhaitait que soit entreprise « une croisade de virilité et de pureté qui contrecarre et anéantisse le travail destructeur de ceux qui tiennent l'homme pour une bête... ». « Et cette croisade est votre œuvre ».

Partant de l'exemple de Jésus qui a voulu être soumis à deux créatures, Marie et Joseph, les plus parfaites, certes, mais des créatures quand même, et dont la biographie se résume en ce que saint Luc nous en rapporte : « Il leur était soumis » (Lc 2, 51), Mgr Escrivá vantait les mérites de l'obéissance dont l'efficacité est immense. « Comme tu as bien compris l'obéissance quand tu m'écris : "obéir toujours, c'est être martyr sans mourir !" » Mais en même temps l'obéissance n'est pas aveugle. « Je ne conçois pas qu'il puisse y avoir obéissance véritablement chrétienne, si cette obéissance n'est pas volontaire et responsable. Les fils de Dieu ne sont ni des pierres ni des cadavres ». Notre vie n'a de sens que dans l'obéissance à la volonté de Dieu, qui nous plonge dans le monde pour y mieux faire connaître l'amour de Dieu à toutes les âmes.

Toute cette spiritualité de l'« Opus Dei » fait des hommes « des semeurs de paix et de joie », d'une joie qui n'est pas « physiologique », une « joie d'animal bien portant », mais d'une joie que rien ne peut ôter « parce qu'elle a des racines en forme de croix ». Elle donne un sens foncièrement optimiste à la vie :

« L'optimisme chrétien n'est pas un optimisme

douçâtre. Ce n'est pas davantage une humaine confiance que tout nous réussira. C'est un optimisme qui plonge ses racines dans la conscience de la liberté et dans la foi en la grâce ; c'est un optimisme qui nous impose d'exiger beaucoup de nous, de nous efforcer à répondre à l'appel de Dieu. »

8. L'ÉGLISE ET LE PAPE

Le fondateur avait trois amours dans sa vie, disait-il : la Sainte Vierge, l'Église et le Pape. Nous avons déjà parlé du premier d'entre eux. Voyons « le fervent amour de l'Église et de sa Tête visible, qui le caractérise (l' "Opus Dei") » selon les termes de Paul VI dans un chirographe adressé le 10 octobre 1964 à Mgr Escrivá de Balaguer. Pour ce qui concerne l'Église, il voyait en elle l'Épouse du Christ, protestant de sa sainteté immaculée à l'encontre de ceux qui l'attaquent. Cesser de lutter, c'est « trahir le Christ et, avec Lui, tout son Corps mystique qui est l'Église ». Et juger l'Église d'après la conduite de ceux qui la composent, ce serait commettre une grave injustice : « Si nous aimons l'Église, nous n'éprouverons jamais la volonté morbide de faire apparaître comme des fautes de la Mère les misères de quelques-uns de ses enfants », écrit-il dans l'homélie : « Loyauté envers l'Église ».

Mgr Escrivá de Balaguer ne cachait pas sa souffrance devant l'épreuve que l'Église traverse de nos jours. « La clameur de la confusion s'élève de toutes parts et toutes les erreurs qui se sont produites au long des siècles réapparaissent bruyamment » écrit-il sans ambage dans l'homélie : « La fin surnaturelle de l'Église », parce qu'il est ennemi des euphémismes et qu'il aime la vérité. Il restait persuadé que les eaux se calmeraient, que tout reviendrait à la normalité, car l'Église est incorruptible.

Grande était cependant sa douleur. D'autant plus aiguë que sa délicatesse d'âme et sa proximité avec Dieu étaient intenses. Aussi s'était-il décidé à entreprendre les voyages de catéchèse que nous avons mentionnés, s'estimant heureux, disait-il, si après l'avoir écouté une seule personne allait se confesser ! Or les conversions étaient innombrables.

Il avait aussi offert sa vie pour l'Église, « et mille vies si je les avais ». « Ce fut un homme qui se donna infatigablement au Dieu Tout-Puissant et à l'Église », écrit le card. Madeiros, archevêque de Boston. Et le card. Hoeffner, archevêque de Cologne témoigne pour sa part que « c'est précisément au cours des dernières années, pendant lesquelles l'incertitude religieuse a progressivement augmenté, que le fondateur de l' "Opus Dei" a fortifié dans la foi d'innombrables âmes. Il irradiait son amour sincère et sa fidélité — de fils — à l'Église et au Saint-Père. Le Seigneur lui accordera sa récompense pour tout ce qu'il a fait pour l'Église depuis 1928 ».

Le « Père » a inculqué à ses enfants un grand principe qui a été une constante de

sa vie : « servir l'Église comme elle veut être servie », toujours très unis aux évêques. Recourant à une expression imagée, il affirmait que la tâche de l' "Opus Dei" amène à « tirer la voiture dans la même direction qu'eux », à l'unisson, évitant ainsi de placer une nouvelle croix sur leurs épaules : « la croix pectorale leur suffit », ajoutait-il avec humour.

Mgr Hengsbach, archevêque d'Essen, a écrit du fondateur que « sa vie fut profondément imprégnée de l'amour de l'Église et du Saint-Père. Il croyait de tout son être à l'Église une, sainte, catholique, apostolique et romaine. Il vivait intérieurement cette foi : dans le Pape nous trouvons Pierre et, en Pierre, le Christ ».

L'Église est romaine ! Comme Mgr Escrivá aimait savourer ce mot. Ce n'est pas pour rien qu'il était venu s'établir auprès de la tombe des Apôtres, dans des conditions matérielles très dures :

« Je me sens romain, disait-il, parce que romain veut dire universel, catholique (et l'institution qu'il avait fondée était universelle par essence) ; parce que cela m'amène à aimer tendrement le Pape, il *dolce Cristo in terra*, comme aimait à le répéter sainte Catherine de Sienne. »

Par cette présence à Rome, il voulait « romaniser » matériellement l' "Opus Dei", qu'il n'y ait ainsi pas de doute possible quant à son extension de par le monde : même s'il était né en Espagne, il n'était pas plus espagnol que français, japonais ou nigérien. L' "Opus Dei" était et est partout le même et s'adapte parfaitement aux coutumes et aux mentalités de chaque pays, puisque son message est purement spirituel, l'Évangile appliqué, vécu dans toutes ses conséquences, par chacun dans sa situation propre.

Mgr Escrivá exhortait à prier continuellement pour le Saint-Père, car il est toujours le « Vice-Christ sur la terre ». L'union à la tête visible de l'Église permet de contribuer efficacement à l'édification de cette dernière. Voilà pourquoi le fondateur se plaisait à répéter : *Omnes cum Petro ad Iesum per Mariam* ! tous, avec Pierre, vers Jésus, par Marie.

Et il répétait aux milliers d'étudiants qui, chaque année, venaient à Rome pendant la Semaine Sainte, que leur but n'était pas de faire du tourisme mais de *videre Petrum*, de voir le pape et de lui témoigner beaucoup d'affection, de prier et d'offrir des sacrifices pour l'aider à remplir la lourde mission que le Saint-Esprit lui a confiée. Le pape en est conscient. S'adressant à des membres de la Section féminine de l' "Opus Dei" qu'il recevait à Castelgandolfo, Jean-Paul II leur disait : « On voit très bien que vous aimez beaucoup l' "Opus Dei". Vous l'aimez parce qu'il vous permet un autre amour : l'amour de l'Église, du Christ et de Dieu... Je vous remercie parce que je sais que vous priez beaucoup pour l'Église, et pour le pape ».

d) *Les moyens de formation*

Nous devons dire encore un mot à propos de la formation donnée par l' « Opus Dei » car on imagine bien que les exigences multiples de vie intérieure que nous venons de décrire, et qui se traduisent par des pratiques de piété elles aussi exigeantes, ne peuvent trouver un écho actif que si l'âme est continuellement épaulée dans sa lutte ascétique.

Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que les fidèles de l' « Opus Dei » ne se considèrent jamais formés car des progrès sont toujours possibles, et même nécessaires, dans tous les domaines de la formation, spirituelle et doctrinale, étant entendu que celle-ci contribue à développer la formation humaine, apostolique et professionnelle de la personne. L' « Opus Dei » fournit à ses membres

« une formation religieuse doctrinale, qui dure toute la vie, déclare le fondateur, et incite à une piété active, sincère et authentique, et à une ferveur qui implique nécessairement l'oraison continue du contemplatif et la tâche apostolique, personnelle et responsable, exempte de toute espèce de fanatisme. »

Comme on le voit, cette formation est parfaitement adaptée à la condition séculière de personnes insérées dans « le courant circulatoire de la société ». Et, en même temps, elle vise à constituer des chrétiens et des citoyens catholiques libres et responsables : l' « Opus Dei » fournit à ses fidèles « la connaissance et la pratique de la foi chrétienne, de manière qu'ils en fassent la réalité même de leur existence, en toute autonomie ». Cela s'applique pareillement à la formation donnée à tous ceux qui participent aux différentes activités apostoliques organisées par l' « Opus Dei ».

Il s'agit de recollections, retraites spirituelles, cours de doctrine catholique, etc. Une place importante est réservée à la formation individuelle, personnalisée. Importante, non par le temps qu'elle exige, car « corseter » la vie des fidèles par des consignes, des plans et des réunions leur enlèverait leur « spontanéité apostolique » et irait à l'encontre du but même de la formation qui leur est inculquée, à savoir de mener une vie intense de piété, de travail et d'apostolat qui fait que les vingt-quatre heures de la journée sont toujours insuffisantes. Mais importante parce que répondant aux besoins concrets de chaque âme à un moment donné, s'adaptant à sa situation présente, qui n'est pas la même aujourd'hui qu'il y a une semaine ou que dans quinze jours, et qui, a fortiori, est différente de celle des autres.

2. *L'action des fidèles de l' « Opus Dei »*

Après avoir essayé de cerner la spiritualité de l' « Opus Dei », nous en venons à l'action de ses fidèles. Nous suivons ainsi l'ordre existentiel des priorités tel que Mgr Escrivá de Balaguer le définit : « D'abord, prière ;

ensuite, expiation ; en troisième lieu, et bien en troisième lieu, action ».

Nous nous attacherons d'abord à l'action des laïcs pour en montrer la portée et l'impact. Nous étudierons ici l'importante question de la liberté et de la responsabilité personnelles de chacun dans ses agissements. En second lieu, nous présenterons la nature et la réalité des activités collectives d'apostolat réalisées partout dans le monde par des fidèles de l' « Opus Dei » avec leurs amis. Enfin nous parlerons du rôle des prêtres au sein de l'institution.

Auparavant, nous devons souligner un aspect absolument inhérent à la condition de fidèle de l' « Opus Dei ». Pour en faire partie, il faut une véritable vocation à la plénitude de la vie chrétienne, au milieu du monde, en restant à sa place et « à la condition expresse de ne pas changer d'état », vocation vécue selon l'esprit de l' « Opus Dei », donc par la sanctification des occupations courantes. Si l'on oublie cette dimension de vocation, il n'est pas possible de bien comprendre l' « Opus Dei ».

Enfin cette action, quelle qu'en soit la nature, veut être toujours un service rendu à l'Eglise. Dans une lettre adressée à Mgr del Portillo au cinquantième anniversaire de la Section féminine de l' « Opus Dei », Jean-Paul II, après avoir salué « l'inoubliable figure de son Fondateur », ajoute :

« Je désire que cet effort généreux et constant au service de l'Eglise croisse toujours davantage et que les fidèles de l' « Opus Dei » en pleine union avec le Christ, avec l'Eglise, dans l'esprit des normes et des orientations données par votre fondateur vénéré, en collaboration loyale et sincère avec la hiérarchie, continuent de donner à la société actuelle un témoignage constant et toujours plus large de notre foi chrétienne, limpide et forte. »

a) *L'action des laïcs*

L'action apostolique, nous l'avons dit, est principalement individuelle, fondée sur l'amitié. C'est par des rapports personnels et grâce à l'amitié loyale et sincère que l'on peut éveiller chez les autres « la faim de Dieu » et faire naître en eux une inquiétude surnaturelle.

« Qui a disposé que, pour parler du Christ, il faille faire des choses étranges, bizarres ? Vis ta vie ordinaire ; travaille là où tu te trouves, en t'efforçant d'accomplir tes devoirs d'état, les obligations de ta profession ou de ton métier, en progressant, en te dépassant chaque jour. Sois loyal, compréhensif envers les autres et exigeant envers toi-même. Sois mortifié et joyeux. Tel sera ton apostolat. Et sans que tu saches pourquoi, misérable comme tu l'es, ceux qui t'entourent viendront à toi et, dans une conversation naturelle, simple, à la sortie du travail, dans une réunion de famille, dans l'autobus, au cours d'une promenade, n'importe où, vous parlerez de ces inquiétudes qui existent dans l'âme de tout le monde, bien que certains ne veuillent pas les admettre : ils le comprendront quand ils commenceront à chercher Dieu pour de bon. »

Les liens privilégiés et personnels ainsi créés autorisent les confidences de vie intérieure avec l'aide des Anges gardiens, grands « complices » dans l'apostolat. C'est par cet « apostolat d'amitié et de confiance », comme l'appelait Mgr Escrivá, que les âmes entrent en contact avec l'« Opus Dei » et, le cas échéant, reçoivent de Dieu un appel particulier. L'« Opus Dei » se fait connaître de la sorte, et c'est par les réseaux d'amitié que des personnes viennent assister aux divers moyens de formation. Son esprit et son message se répandent ainsi comme par osmose dans toutes les couches de la société.

Cette affirmation — en parfait accord avec la théorie — est corroborée par les faits. Selon la théorie, l'appel à la sainteté étant universel, il s'adresse à tous les hommes, sans exclusive. Tous, quelles que soient leurs conditions sociales, intellectuelles, professionnelles, etc., sont à même de comprendre cet appel et le sens du travail bien fait, offert à Dieu et transformé en apostolat. Par conséquent, à l'exception de ceux qui ont reçu l'appel de Dieu à se sanctifier dans l'état de vie consacrée ou dans une des Sociétés appelées jusqu'ici « de vie commune » et que le nouveau Code de droit canonique désigne sous le nom de Sociétés de vie apostolique, tous les hommes de toutes les races et de tous les milieux peuvent faire partie de l'« Opus Dei ».

Les faits sont bien connus. Nous nous en tiendrons au témoignage de Mgr Polschneider, évêque d'Aix-la-Chapelle. Parlant des fidèles de l'« Opus Dei », il écrit : « Il s'agit d'hommes et de femmes des couches sociales et des professions les plus diverses. J'ai pu observer à plusieurs reprises, directement, leur vie et leur manière d'agir, non seulement en Allemagne, mais aussi dans d'autres pays, comme l'Espagne, surtout, l'Italie et, en Afrique, le Kenya et le Nigeria ». Et Mgr Komenan Yao, évêque de Bouaké, en Côte-d'Ivoire, déclare : « J'attends beaucoup de la spiritualité que les hommes et les femmes de l'« Opus Dei » peuvent apporter aux fidèles de mon diocèse ».

D'un autre point de vue, les clercs doivent veiller avec le plus grand soin à respecter la sphère d'autonomie légitime et nécessaire des laïcs — reconnue comme telle par Vatican II — pour qu'ils soient à même d'exercer leur apostolat au sein des réalités temporelles et ne pas se trouver en situation d'infériorité vis-à-vis de leurs égaux. « Le cléricalisme me répugne, déclarait le fondateur, et je comprends qu'à côté d'un anticléricalisme mauvais, il existe un anticléricalisme sain, qui procède de l'amour du sacerdoce et qui s'oppose à ce que le simple fidèle ou le prêtre usent d'une mission sacrée à des fins temporelles ».

À l'encontre d'une idée en vogue, Mgr Escrivá souligne qu'il « n'est pas exact de parler de *liberté de conscience*, car cela revient à considérer comme moralement bon le fait que l'homme repousse Dieu ». En revanche,

l'action apostolique est marquée par le respect de la *liberté des consciences* :

« Il faut respecter la soif légitime de vérité : l'homme a l'obligation grave de chercher le Seigneur, de Le connaître et de L'adorer, mais personne sur la terre ne doit se permettre d'imposer au prochain la pratique d'une foi qui lui fait défaut ; de même que personne ne peut s'arroger le droit de faire du tort à celui qui l'a reçue de Dieu. »

Ce principe trouve une application concrète dans un domaine annexe, mais non accessoire : le choix d'un état de vie, la réponse à la vocation divine. Cet appel étant intime, personnel, seul l'intéressé est en mesure d'y répondre. Certains jeunes qui fréquentent des activités spirituelles à l'« Opus Dei » ont ressenti la vocation à la prêtrise ou à la vie religieuse qui a été encouragée : ils sont entrés au séminaire ou au noviciat.

Toutes les précautions sont prises pour que celui qui ressent la vocation à l'« Opus Dei » s'engage librement, en toute connaissance de cause. Les portes sont fermées, et il faut insister pour entrer, disait le fondateur. En revanche, elles sont grandes ouvertes pour partir. Ce qui ne veut pas dire que les gens partent, puisqu'ils sont venus à l'« Opus Dei » par vocation, « parce qu'ils en avaient envie, ce qui est la plus surnaturelle des raisons » selon Mgr Escrivá de Balaguer.

Nous avons mis en évidence le fait que l'action de l'« Opus Dei » se situe exclusivement sur le terrain spirituel. Cela est gros de conséquences pour les interventions de ses fidèles dans les domaines social, politique, économique, professionnel, philosophique, culturel, etc. Chacun dispose à cet égard d'une liberté qui est en tous points identique à celle de n'importe quel citoyen catholique conséquent avec sa foi et qui ne connaît donc d'autres limites à son action que celles qui découlent de la foi et de la morale catholiques. Ce cadre étant posé, le champ d'action est extrêmement vaste et autorise un pluralisme légitime ; plus encore, il l'exige.

L'« Opus Dei » forme les gens, pour que chacun soit en mesure de décider ensuite librement, face à sa propre conscience, des choix qu'il pense devoir prendre.

« La foi chrétienne nous pousse à apprécier la dignité de chaque personne, faite à l'image de Dieu, et à admirer ce don très spécial de la liberté, qui nous rend maîtres de nos propres actes et capables, avec la grâce du Ciel, de construire notre destin éternel. »

Dans l'homélie « La liberté, don de Dieu », Mgr Escrivá affirme : « Tout au long de mes années de sacerdoce, je n'ai cessé de prêcher — que dis-je, de crier — mon amour de la liberté personnelle ».

Les directeurs de l'« Opus Dei » fondent leur activité sur le respect de la liberté de chacun dans toutes les questions laissées par Dieu à la libre discussion des hommes. C'est un point « dont dépend l'existence même de

l' « Opus Dei ». Chacun exerce donc le métier qu'il aurait pratiqué s'il n'avait pas reçu la vocation à l' « Opus Dei », qui ne retire personne de son milieu mais demande, bien au contraire, à chacun de sanctifier ce milieu où Dieu l'a placé. Les choix professionnels et leurs conséquences ne sauraient être imputés à l'institution.

Ceci est également vrai pour les choix politiques. Mais il importe peut-être encore plus de le souligner. Mgr Escrivá de Balaguer a été très net sur ce point. D'une part, il n'hésitait pas à affirmer que si l' « Opus Dei » se mettait à faire de la politique, ne serait-ce qu'une seconde, lui, le fondateur, serait le premier à partir. D'autre part, il savait que si quelqu'un, ce qui est impossible, s'empresait-il de préciser, voulait tirer un profit personnel de son appartenance à l' « Opus Dei » ou imposer ses idées politiques aux autres, il serait éconduit sans ménagements, s'il persistait dans cette attitude.

Ce respect scrupuleux de la liberté de tout un chacun, qui est en même temps une marque de considération et d'estime pour la personne, empêche que l' « Opus Dei » exprime quelque opinion que ce soit dans un domaine temporel. Il ne peut d'ailleurs même pas en avoir. Ce n'est pas là sa mission. « Dans l' « Opus Dei » le pluralisme est voulu et aimé ». Il est une manifestation de bon esprit. Et les divergences d'opinions ne sont pas source de conflits, ne font pas obstacle à la compréhension mutuelle, à la charité. « Liberté et charité : nous parlons toujours de la même chose. Mais ce sont là des conditions essentielles : vivre de la liberté que Jésus-Christ nous a conquise et exercer la charité qu'Il nous a donnée à titre de commandement nouveau ».

« C'est justement parce que le fondateur de l' « Opus Dei » a eu de la liberté et de la responsabilité humaine une idée aussi haute que son institution est façonnée de façon aussi pluraliste, explique le card. Koenig, archevêque de Vienne. Des personnes d'opinions les plus diverses en matière professionnelle, politique, économique s'y sont retrouvées pour vivre l'unité de la catholicité. »

Le Primat d'Autriche souligne ici, à juste titre, la responsabilité comme allant de pair avec la liberté. Car il serait trop facile de se retrancher dans l'anonymat ou de s'abriter derrière une structure impersonnelle pour faire endosser à d'autres les conséquences de nos actes libres. Pour un chrétien, liberté et responsabilité *personnelles* sont inséparables.

b) Les activités collectives d'apostolat

L'apostolat des fidèles de l' « Opus Dei » s'exerce au premier chef parmi leurs collègues de travail. Cependant l' « Opus Dei », en tant que tel, réalise collectivement certaines activités qui ont pour but de contribuer à la solution des problèmes qui affectent notre société. Le critère qui le pousse à intervenir est, comme toujours, exclusivement spirituel. Le

but est de rendre un service chrétien à la société. Il s'agit toujours d'activités strictement apostoliques, qui revêtent des formes extrêmement variées, en fonction des besoins locaux qui ont attiré l'attention de par le travail de formation humaine, professionnelle, sociale et religieuse qu'ils réclamaient : résidences d'étudiants, centres de rencontres, dispensaires, centres de formation pour ouvriers et paysans, instituts techniques, universités, clubs de jeunes, écoles de promotion de la femme, etc., ouverts à tous sans discrimination de race, de religion ou d'idéologie, tel, par exemple, le Strathmore college, au Kenya, qui a été la première école inter-raciale de l'Afrique de l'Est.

Il importe de bien voir que ces œuvres collectives d'apostolat constituent l'activité professionnelle d'un certain nombre de citoyens courants — des membres de l' « Opus Dei » et des amis, souvent non catholiques — qui y investissent leurs talents, leur temps et souvent leur argent, comme ils le feraient dans n'importe quelle autre activité. Ce ne sont donc pas des œuvres catholiques ou confessionnelles ni ecclésiastiques :

« Ce sont, précise le fondateur, des œuvres de promotion humaine, culturelle et sociale, réalisées par des citoyens qui tentent de les éclairer à la lumière de l'Évangile et de les réchauffer à la chaleur de l'amour du Christ. »

L' « Opus Dei » prend en charge tout le côté spirituel de ces œuvres collectives. Leur financement se résout de différentes façons.

Une entreprise apostolique est déficitaire, surtout quand elle s'adresse à des personnes disposant de peu de ressources, ce qui est fréquemment le cas. Mgr Escrivá enseignait à s'appuyer sur les moyens surnaturels comme si les moyens humains n'existaient pas et, inversement à mettre en œuvre tous les moyens humains comme si les moyens surnaturels n'existaient pas. L'efficacité provient certes de la prière, du travail et de la mortification. Mais, en même temps, un minimum de moyens financiers est nécessaire.

Une première source de financement, comme pour toutes les institutions analogues, provient des ressources ordinaires : pensions des étudiants dans une résidence, produit des ventes d'une école agricole, cotisations et droits d'entrée à un club de jeunes, etc. Mais cela reste insuffisant.

Le travail des fidèles de l' « Opus Dei » constitue un apport précieux et substantiel. Vient s'y ajouter la contribution de nombreuses personnes qui ressentent une préoccupation sociale et qui désirent coopérer à la bonne marche de ces entreprises apostoliques. Nous parlerons plus à fond des coopérateurs dans le prochain chapitre.

La finalité sociale et le service non négligeable rendu à la communauté civile des régions ou des pays justifie aussi l'obtention de subventions officielles de l'État ou de divers organismes privés ou publics.

Il est indéniable que ces œuvres collectives d'apostolat répondent à une préoccupation sociale sérieuse et qu'elles ont un gros impact sur les structures temporelles. Les rapports humains sont plus facilement empreints de charité, d'harmonie, de justice. L'action de nombreuses personnes de toutes conditions dans des milieux variés se répercute sur le côté moral de toutes leurs activités, contribuant à apporter des solutions chrétiennes aux problèmes qu'elles rencontrent et à ne pas se résigner

« à l'injustice personnelle et sociale dont le cœur humain est capable... Les biens de la terre répartis entre quelques-uns ; les biens de la culture enfermés dans des cénacles. Et au-dehors la faim de pain et de savoir, et les vies humaines, pourtant saintes, puisées venant de Dieu, traitées comme de simples choses, comme des éléments d'un calcul statistique. Je comprends et je partage cette impatience qui me fait lever les yeux vers le Christ, Ce Christ qui nous invite sans cesse à mettre en pratique ce *commandement nouveau* de l'amour. »

c) L'action des prêtres

Mgr Escrivà de Balaguer possédait au plus haut point la conscience de la dignité sacerdotale. A notre époque où l'on se demande tellement quelle est l'identité du prêtre, il répondait : « être l'instrument immédiat et quotidien de cette grâce salvatrice que le Christ nous a gagnée », trouvant dans cette réalité mystérieuse une source intarissable de progrès spirituel. Les prêtres disposent d'un pouvoir sur le Corps et le Sang du Christ. Mais ils l'exercent *in nomine et persona Christi*.

Citant le fondateur de l' « Opus Dei », Jean-Paul II déclarait à Rio de Janeiro :

« Par le sacrement de l'ordre le prêtre devient effectivement apte à prêter à Jésus notre Seigneur sa voix, ses mains, tout son être. C'est Jésus qui, dans la Sainte Messe, par les paroles de la Consécration, change les substances du pain et du vin en son Corps et en son Sang.

C'est le ministre du Christ que les hommes voient en lui. Aussi les fidèles attendent-ils une claire manifestation du caractère sacerdotal : « Ils demandent du prêtre qu'il prie, écrit Mgr Escrivà dans l'homélie "Prêtre pour l'éternité", qu'il ne se refuse pas à administrer les sacrements, qu'il soit prêt à accueillir tout le monde sans s'ériger en chef ou militant de factions humaines, quelles qu'elles soient ; qu'il mette amour et dévotion dans la célébration de la Sainte Messe, qu'il s'assiede dans le confessionnal, qu'il console les malades et les affligés ; qu'il enseigne le catéchisme aux enfants et aux adultes ; qu'il prêche la Parole de Dieu et non une science humaine quelconque qui — quand bien même il la connaîtrait parfaitement — ne serait pas la science qui sauve et conduit à la vie éternelle ; qu'il conseille et soit charitable envers ceux qui sont dans le besoin ».

Si le prêtre n'est pas un homme de prière,

son ministère risque fort de porter bien peu de fruits. Comme tout fidèle, le prêtre doit poursuivre la sainteté. Et il est libre, comme le concile et l'encyclique *Sacerdotalis coelibatus* de Paul VI l'affirment nettement, de choisir parmi les nombreux moyens de piété que l'Eglise conseille ou permet, ceux qui lui conviennent le mieux pour sa vie spirituelle et ascétique personnelles.

1. LES PRÊTRES FORMÉS DANS L' « OPUS DEI »

Quelques fidèles laïcs de l' « Opus Dei » accèdent au sacerdoce afin de servir les fins apostoliques de l'institution avec un esprit en tous points identique à celui des autres membres.

Ils ont exercé au préalable pendant plusieurs années un métier, qui leur offrait la possibilité réelle de parvenir à des postes plus ou moins importants dans leur milieu professionnel et social. Ils ont reçu, progressivement, dans des séminaires interrégionaux ou nationaux, la formation requise dans les disciplines ecclésiastiques, selon une *Ratio institutionis* approuvée par le Saint-Siège, poursuivant ces études jusqu'à l'obtention d'un doctorat en théologie, en philosophie, en droit canonique, etc.

Conservant la mentalité laïque de leur milieu propre, ils ont reçu le sacrement de l'Ordre « pour être, ni plus ni moins, des *prêtres-prêtres*, des prêtres à cent pour cent ». Ils savent en outre que la vocation laïque à la sainteté est complète en soi. Donc, « parvenir au sacerdoce ne suppose pas le couronnement de la vocation à l' « Opus Dei » ; c'est un appel que certains reçoivent pour servir les autres d'une nouvelle façon.

Le nombre de ces prêtres est limité : à peine deux pour cent de l'ensemble des fidèles de l' « Opus Dei ». C'est toutefois un phénomène constant. Ces dernières années, les ordinations ont été conférées par les cardinaux Jubany, Casariego, Koenig, Hoeffner, Etchegaray, Président de la Conférence épiscopale française. Ce dernier déclarait dans son homélie, le 30 août 1981, au sanctuaire marial de Torre-ciudad :

« Le génie de l'Eglise est d'être une Eglise du génie qui ne cesse de lancer des ponts pour relier les hommes à Dieu et entre eux. L'image plairait, je pense, au Président général de l' « Opus Dei » (qui est ingénieur des Ponts et Chaussées) : soyez partout des ingénieurs spirituels, travaillant sous la responsabilité des évêques. »

Le pape Jean-Paul II a ordonné 32 prêtres de l' « Opus Dei » en juin 1982 à Rome et 29 autres en novembre de la même année, lors de son voyage pastoral en Espagne, 37 à Rome, en juin 1983.

Ces prêtres sont d'abord au service des membres de l' « Opus Dei » et de toutes les âmes. Ils vivent dans ses Centres et sont pris en charge par les fidèles dont ils s'occupent. Ils rendent également d'autres services aux diocèses quand ils peuvent satisfaire aux demandes qui leur sont adressées par l'autorité

compétente, ce qu'ils font bien volontiers. Ils peuvent être ainsi aumôniers de collège, confesseurs dans une paroisse, membres d'une officialité, experts en théologie, etc.

[De plus],

« l'esprit de l' "Opus Dei", qui ne connaît ni *chapelles* ni distinctions, les induit à se sentir intimement et efficacement unis à leurs frères, les autres prêtres séculiers : ils se sentent, et sont en fait, prêtres diocésains dans tous les diocèses où ils travaillent et qu'ils tâchent de servir avec persévérance et efficacité. »

C'est « la première fois dans l'histoire de l'Eglise qu'un prêtre a, de son vivant, conduit au sacerdoce près d'un millier d'hommes, spécialistes en de nombreuses sciences humaines et originaires des cinq continents », constate le card. Casariego, archevêque de Guatemala à propos de Mgr Escrivá. Ce qui amène le card. Pignedoli, Président du Secrétariat pour les non-chrétiens, à se féliciter qu'on ait mis l'accent non seulement sur le rôle de « pionnier de la spiritualité laïque et de précurseur dans beaucoup d'aspects doctrinaux du concile Vatican II » de Mgr Escrivá de Balaguer, mais aussi « sur le fait non moins singulier qu'au cours des quarante-sept ans durant lesquels il a dirigé l' "Opus Dei", il ait formé avec tant de soin et appelé au sacerdoce ministériel près d'un millier » d'hommes, les mettant « au service de l'évangélisation », comme l'apprécie le card. Rossi, Préfet de la S. Congrégation pour l'évangélisation des peuples.

2. LES PRÊTRES INCARDINÉS DANS UN DIOCÈSE

Usant librement du droit de s'associer, les prêtres incardinés dans un diocèse peuvent adhérer à la Société Sacerdotale de la Sainte Croix, mûs uniquement par le désir de recevoir une aide spirituelle personnelle, pour rechercher la sainteté dans l'exercice de leur ministère, en accord avec l'esprit de l' "Opus Dei".

En effet, le prêtre qui vient à cette association sacerdotale ne modifie et n'abandonne en rien sa vocation diocésaine : consécration au service de l'Eglise locale, incorporation dans le diocèse, pleine dépendance à l'égard de l'évêque du lieu, union aux autres prêtres. Tous ces aspects se trouvent renforcés du fait qu'il est incité à rechercher la sainteté dans l'exercice de son ministère.

Nous examinerons plus en détail les implications juridiques de cette situation, mais il est utile de faire remarquer dès à présent que, dans le cas de la Société Sacerdotale de la Sainte Croix, les prêtres incardinés dans un diocèse n'ont qu'un seul supérieur, leur évêque diocésain, qu'ils dépendent entièrement de sa juridiction et qu'il n'y a pour eux « ni hiérarchie intérieure ni, par conséquent, danger de double obéissance, mais bien plutôt un rapport volontaire d'aide et d'assistance spirituelles ».

(A suivre)

D. LETOURNEAU